

Des patronymes devenus gitans

Nathalie Manrique

Chercheur affilié au Laboratoire d'anthropologie sociale

« Car voici le paradoxe essentiel : la permanence des Bohémiens en tant que formation anthropologique a été assurée dans la longue durée par la combinaison du fait répressif, du mythe et des stratégies de survie des groupes tsiganes » (Asséo, 1984, p. 22).

Construction de la catégorie de Gitan¹

La question de la catégorisation des populations a été en Espagne, surtout en période de quête d'hégémonie (en particulier lors de la construction de la nation espagnole en 1492), un thème important. Celle-ci s'appuyait surtout sur des critères religieux qui définissaient une plus ou moins grande proximité avec une certaine idéologie de limpieza de sangre, de « pureté de sang », et donc avec les rangs du pouvoir. Les Gitans quant-à eux, contrairement aux Juifs, aux Maures et à leurs descendants qui pouvaient être définis par leur foi², posaient un problème de catégorisation³.

À Morote, petit bourg andalous où j'ai effectué mon enquête de terrain⁴ de 1996 à 1998, les autorités civiles et religieuses connurent ce même embarras. Différentes stratégies furent donc inventées pour classer ces résidents « particuliers » de la circonscription et ces familles de passage que l'on ne voulait pourtant pas distinguer trop abruptement du reste des

¹ Je remercie ici très chaleureusement Massimo Aresu, historien, pour son aide précieuse lors de la constitution de ma bibliographie concernant l'histoire générale des Gitans d'Espagne.

² Cette forme de discrimination concernait également les convertis dont la fidélité à la doctrine chrétienne était souvent mise en doute (voir Caro Baroja, 1957).

³ « [...] dans le cas des Gitans, il s'agit uniquement de réduire quelques éléments considérés comme dangereux socialement mais dépourvus de croyance religieuse spécifique (ma traduction) » (Gómez Alfaro, 1993b).

⁴ En 2000, je poursuivais mes recherches dans un autre petit bourg proche de Morote où les familles étaient largement apparentées aux premières. Mes résultats concernant le processus d'« ethnicisation » des patronymes sont identiques. Ces recherches ont donné lieu à la soutenance d'une thèse en décembre 2008 (cf. Manrique, 2008).

habitants. Ainsi, les scribes religieux désignèrent implicitement les Gitans par les critères de profession⁵ ou de mobilité⁶ au lieu des habituelles déterminations de raza ou de nación. En fait, il s'agissait de catégoriser in fine une population tout en évitant d'inscrire le terme Gitano, interdit par de nombreuses pragmatiques royales (Leblon, 1985 et Liégeois, 1980). L'objectif était effectivement de favoriser leur dissémination et assimilation dans le reste de la population (Leblon, 1985), sans que le critère de « race »⁷ ne soit mentionné. Cela n'évita pas toutefois une réelle volonté de faire disparaître cette population considérée avant tout comme un problème social. Ainsi, selon Helena Sánchez (1977, p. 472-473) :

« [...] la présence gitane dans la Péninsule va représenter un authentique et permanent casse-tête pour la Couronne. Les pragmatiques en sont de bonnes preuves. [...] Elles ne prétendent pas l'extermination d'un peuple, mais l'élimination d'un problème social, à leur manière. N'oublions pas qu'elles font très attention à définir comme Gitans uniquement ceux qui se comportent en tant que tels, c'est-à-dire, ceux qui ne vivent pas principalement de manière sédentaire. » (ma traduction).

Cette volonté de faire disparaître le « problème gitan » prendra une tournure tragique la nuit du 30 juillet 1749 lors de la Grande Rafle⁸. Aujourd'hui, aucune désignation directe n'est officiellement pratiquée sauf par quelques prêtres un peu plus 'scrupuleux' qui notent au crayon à papier dans la marge d'une inscription de baptême Gitanos ou, juntos qui désigne une cohabitation hors des liens du mariage. Dans ce bourg, en effet, actuellement seuls les Gitans vivent une sorte de concubinage après un mariage 'par rapt', les autres jeunes couples préférant le mariage religieux et civil avant toute cohabitation, ce qui n'était pas le cas dans un passé récent.

⁵ Ainsi, les expressions : « de profession maquignon (de oficio tratante en bestias) », « de profession gitan (de oficio gitano) » ou « oisifs » (Bagos ou Vagos) devinrent courantes. « de passage (transeutes) », « vagabonds (vagamundos) »

⁶ « de passage (transeutes) » ou « vagabonds (vagamundos) ».

⁷ Ce refus se perpétua jusque dans l'Espagne franquiste où, afin d'éviter toute catégorisation « raciale », contraire au dogme catholique, l'ancienne idée que les Gitans appartiennent à une catégorie sociale particulièrement infâme poursuivit son chemin (cf. Rothéa, 2008).

⁸ Cf. Gómez Alfaro, 1993a.

Par conséquent, malgré la progressive disparition des appellations de type ethnique ou professionnelles (métiers liés aux équidés), les Gitans de Morote sont invariablement distinguables et distingués. Cette distinction est favorisée de nos jours sur les registres mais également dans les interactions quotidiennes par la prise en compte, entre autres⁹, des pratiques matrimoniales, du lieu de résidence (la population gitane se concentre dans des quartiers particuliers) mais aussi des patronymes.

En effet, se nommer dans l'Espagne d'aujourd'hui Amador, Amaya, Cortés, Fernández, Flores, Heredia, Maya, Montoya, Reyes, Santiago ou Vargas, peut laisser entrevoir une ascendance gitane. Si par ailleurs, ces patronymes se combinent pour former le premier et deuxième nom¹⁰ d'un individu, de ses parents et de ses grands-parents alors, cette ascendance devient fortement probable. Ces noms ne sont pourtant pas issus de la langue des Gitans (calo) mais du stock castillan : ces désignations onomastiques ont en fait subi un processus d'« ethnicisation » au cours de l'histoire, processus qui réduisit peu à peu l'ampleur du stock nominal des familles gitanes, au point qu'il ne comporte en certaines régions qu'un nombre très restreint de patronymes différents. Ainsi, il est même parfois possible de connaître la contrée – plus ou moins étendue – d'origine de certaines familles par leurs noms. Aussi, tout comme les noms à consonances régionales (par exemple les noms basques, asturiens et catalans) permettent de percevoir la provenance de certains individus, gitans ou pas, certains patronymes n'étant « devenus gitans » que dans certaines régions précises révèlent par-là leur contrée d'origine. C'est le cas de Morote, bourg de la province de Grenade, où la grande majorité des Gitans se nomment Moreno Moreno mais également, dans une moindre mesure, Rodriguez et Torres. De fait, aucun Gitan de Morote ne s'appelle

⁹ Les populations gitanes de Morote présentent aussi des caractéristiques physiques distinctes de celles de la population castellana et, même si la comparaison avec les Aborigènes d'Australie utilisée par une interlocutrice de Grenade me semble excessive, leurs cheveux de jais lisses, leur peau de bronze et leur petite taille les singularisent au sein du reste de la population locale.

¹⁰ En Espagne, en effet, chaque personne porte deux patronymes : celui de son père et celui de sa mère, tous deux étant les parents légalement reconnus comme tels (Pitt-Rivers, 1997 [1977]).

actuellement Amador, Amaya, Flores, Heredia, Maya, Montoya, Reyes ou, Vargas, alors que ces noms, très répandus ailleurs parmi les Gitans, sont fortement liés à l'identité gitane dans les représentations populaires espagnoles.

Pourtant, les premiers Gitans arrivés dans la région où se situe Morote portaient des noms issus d'un stock bien plus large qu'aujourd'hui bien qu'ils fussent moins nombreux. Ainsi, de 1850 à 1949 à Morote, plus d'une douzaine de noms concernent des Gitans alors qu'actuellement à Morote, ils sont moitié moins et cela, bien que l'effectif de cette population a plus que doublé depuis la période de 1850 à 1849 et presque quadruplé depuis celle de 1900 à 1949.

Différentes époques, différents noms

Dans les archives paroissiales de Morote (de 1595 à nos jours), le stock des patronymes indique que trois vagues de familles gitanes circulèrent dans les environs du bourg, s'inscrivant à intervalles irréguliers dans les registres des différentes paroisses de la circonscription lors de baptêmes, mariages et décès.

Tout d'abord, les inscriptions du XVII^e siècle révèlent des noms tels que Cordera, Cortés, Escudero, Hernández, de Flores, Heredia (ou Eredia), de Malla, Maldonado, Montero et Montoya (ou Montoia) avec la précision Jitanos ou Jitanos de Nación. D'autres désignations onomastiques du XVI^e (Hernández, Contreras et de Bargas) et du XVII^e siècle (Amador, Fernández, García, Santiago et de Thorres) pourraient laisser suggérer la présence d'autres familles gitanes dans la région à une époque antérieure et/ou de manière parallèle à ces quelques familles du XVII^e désignées de façon explicite. Cependant, cette absence de précision de type ethnonymique me défend de l'affirmer¹¹. Toutes ces familles n'apparaissent

¹¹ Par ailleurs, selon Martínez Martínez (2000), fuyant les persécutions royales, certains Morisques se seraient déguisés en Gitans. Il est donc également possible que certains individus aient été inscrits avec la mention Jitanos au cours du XVII^e tout en étant des Morisques qui cherchaient à se dissimuler : le baptême chrétien pouvait en effet être un moyen pour camoufler une confession différente.

plus dans les registres après leur première et unique inscription qui eut lieu soit dans les registres des baptêmes, soit dans celui des mariages. En effet, aucun individu n'apparaît postérieurement avec ces noms associés aux mêmes prénoms. Il s'agissait visiblement de petits groupes itinérants.

Au cours du XVIII^e siècle, aucune mention ne fait référence à des familles gitanes dans les registres de baptême et de mariage même si de 1787 à 1804, onze enfants de deux familles très probablement gitanes sont baptisés (elles combinent les noms : Santiago, García, Cortés et Fernández). Cependant, à la fin du XVIII^e siècle, d'autres noms (Gorreta, Graciano, Franco, Naranjo, Navarro, Soler et Utrera) s'associent aux précédents (Amador, Contreras, Cortés, Fernández, García, Heredia, Montoya, Santiago et de Torres) témoignant par-là des mariages entre diverses familles très probablement gitanes. D'autres, disparaissent (Escudero, Malla, Maldonado et Montero). Le nombre de Gitans (et pas seulement l'effectif de chaque famille) semble donc s'accroître à partir de ce moment-là. Toutes ces nouvelles familles proviennent de la province d'Almería (Vera, Velez Rubio, etc.), près de la côte méditerranéenne.

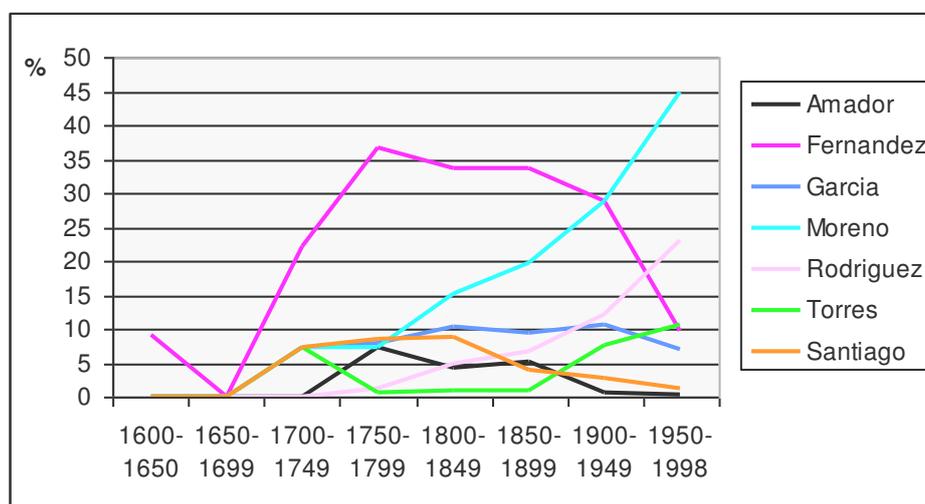
À partir de 1830 environ, le nombre de Gitans présents à Morote augmente de façon sensible, parallèlement à une diminution tout aussi significative de l'extension du stock nominal gitan. Pourtant, deux nouveaux noms (Moreno et Rodriguez¹²) apparaissent et vont progressivement devenir les principaux patronymes gitans de Morote. Ainsi, le nom Moreno (aujourd'hui très largement partagé par la population gitane de Morote) apparaît pour la première fois en 1810 dans les registres paroissiaux lors du baptême de Ramona Alexandra Moreno García dont les parents et grands-parents sont résidents (vecinos) de Morote. Ce nom aurait donc surgi à Morote au début du XIX^e et peut-être même, à la fin du XVIII^e siècle.

¹² Le nom Torres jusque-là peu fréquent fait une percée significative au cours de cette même période.

Dans l'ensemble des archives paroissiales de Morote, toutes périodes confondues, sept noms de familles apparaissent plus fréquemment que les autres. Il s'agit de Amador, Fernández, García, Moreno, Rodríguez, Torres et Santiago (graphique 1).

	1600-1649	1650-1699	1700-1749	1750-1799	1800-1849	1850-1899	1900-1949	1950-1998
Amador	0	0	0	3	9	41	13	3
Fernández	2	0	1	24	126	272	304	209
García	0	1	2	5	30	60	94	166
Moreno	0	0	0	0	32	132	231	882
Rodríguez	0	0	0	0	4	45	92	430
Torres	0	0	2	0	1	5	58	225
Santiago	0	0	0	6	34	29	27	22

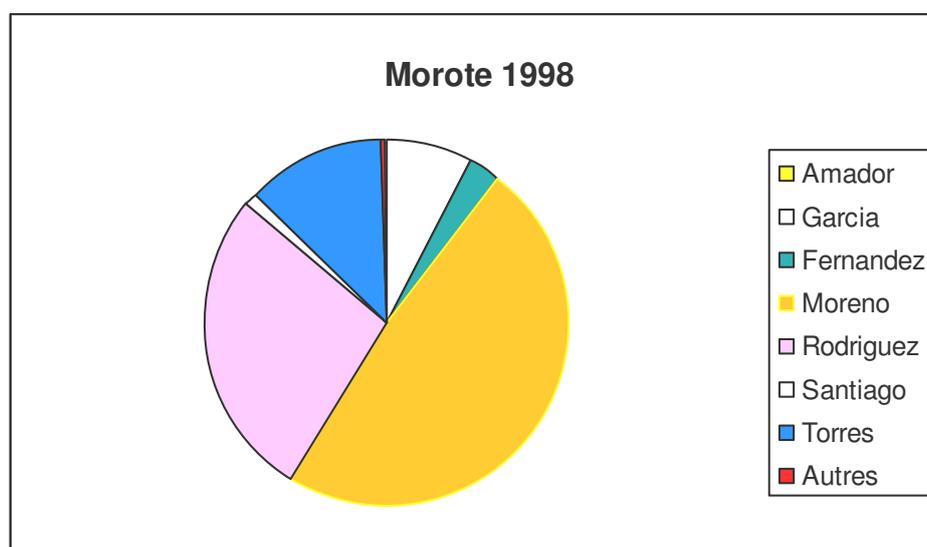
Tableau 1 : Nombre d'occurrence des sept noms les plus fréquents des individus présents à Morote par périodes



Graphique 1 : Courbes d'évolution en pourcentage des principaux patronymes des Gitans des paroisses de Morote (en fonction du total des noms gitans portés par périodes)

Actuellement, d'après le recensement des services sociaux de Morote de 1992 mis à jour par mes soins en 1998, trois noms sont particulièrement représentatifs de la communauté gitane de Morote : Moreno, Rodríguez et Torres. Les Fernández qui regroupaient 39,4% des noms portés par les Gitans au XIX^e siècle (alors que les Moreno à cette époque rassemblaient 16,2% des Gitans) voient leur nombre poursuivre sa lente mais inexorable décroissance. En 1998, ils représentent 2,9% du total des noms portés par les Gitans dans le bourg alors que les

Moreno (48,1%), les Rodriguez (27,5%) et les Torres (12,2%) rassemblent 87,8% des individus (graphique 2).



Graphique 2 : Proportions de la fréquence des « noms gitans » en 1998

Morote apparaît donc en 1998 comme étant le territoire des Gitans qui portent le patronyme Moreno. Ainsi, un jour alors que j'accompagne un groupe de jeunes Gitans de Morote pour une visite de Guadix, ville de la province de Grenade à fort pourcentage de population gitane, je suis chargée de faire la liste des adolescents qui m'accompagnaient afin de faire une étiquette qu'ils devaient porter tel un badge. Je commence donc à énumérer des prénoms et des noms de famille à la personne chargée des badges. Puis je dis « Javier Moreno Moreno ». Celui-ci corrige « Non, Moreno Torres ». Confuse, je m'excuse. Il hausse les épaules et me rétorque l'air indifférent « c'est pareil. De toute façon les Gitans de Morote, nous sommes tous des Moreno Moreno ».

Par ailleurs, les mariages consanguins étant fréquents chez les Gitans de Morote, il n'est pas rare que les parents d'un enfant portent le même premier nom, transmettant alors un même patronyme à leurs enfants comme dans le cas de cousins (figure 1).

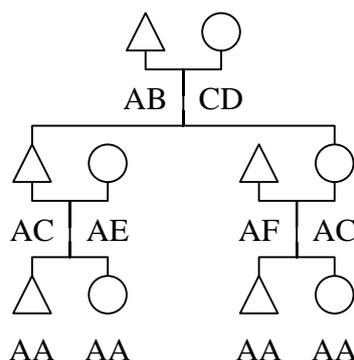


Figure 1: Double homonymie entre cousins¹³

Ces enfants sont alors désignés par le même nom aux deux positions patronymiques. Parfois, ceux-ci se marient avec des doubles homonymes : parents et enfants peuvent ainsi porter les mêmes patronymes hérités en ligne paternelle et maternelle. En outre, ces individus portent souvent un même prénom. On comprend alors la raison du nombre important d'individus parfaitement homonymes relevé dans les archives.

Aussi, malgré une mobilité perpétuelle de ces familles due à leurs activités économiques, l'ancrage territorial des patronymes conforte les liens de proximité qui unissent les individus entre eux. De sorte que le nom, comme autrefois les surnoms, semble être devenu l'étendard du groupe qui définit celui-ci tout en le rattachant à un territoire particulier. Il devient donc un critère de désignation à la fois externe et interne de la population gitane : sur un territoire donné, il permet aux Gitans de se reconnaître mais aussi aux non-Gitans de les catégoriser en tant que population distincte. Par conséquent, s'appeler Moreno Moreno à Morote signifie être gitan. Les noms étant des révélateurs de zones géographiques, voyons donc d'où ils proviennent.

¹³ Les lettres capitales représentent des patronymes.

Origines géographiques des familles gitanes de Morote

À partir de 1694, les lieux d'origine des individus sont répertoriés lors des inscriptions dans les registres paroissiaux. Ainsi, pour le début du XVII^e siècle, il est difficile de reconstruire le parcours géographique des familles et de savoir si elles s'étaient établies ou non dans la région. Toutefois, il est fort probable que celles-ci étaient nomades. Par ailleurs, de 1779 à 1842 on ne recense aucun baptême. Pourtant, le recensement de 1783, Sánchez (1977, annexe II) répertorie cinq Gitans à Morote. Des périodes plus courtes d'absence d'inscription de Gitans dans les registres, allant de dix à trente ans, ont lieu tout au long du XIX^e siècle mais, avec des retours périodiques d'individus de même nom dans le bourg. Ces familles suivaient donc probablement un parcours identique que les descendants ou collatéraux des individus précédents et revenaient de manière sporadique dans la circonscription (lors des foires à bestiaux par exemple). De 1787 à 1880 environ, les familles gitanes (Amador, Cortés, Contreras, Fernández, García, Heredia et Santiago) proviennent majoritairement de la côte Est de l'Espagne, des provinces actuelles de Murcie et d'Almería Il est possible par ailleurs que ces familles proviennent de l'arsenal de Carthagène (province de Murcie) ou de camps de détention proches mis en place pour la Grande Rafle de 1749 (voir Martínez Martínez, 2007).



-  Contrée où se trouve Morote
-  Zone de provenance des familles

Carte 1: Localisation de la zone de provenance des familles gitanes de Morote depuis le XVIII^e siècle.

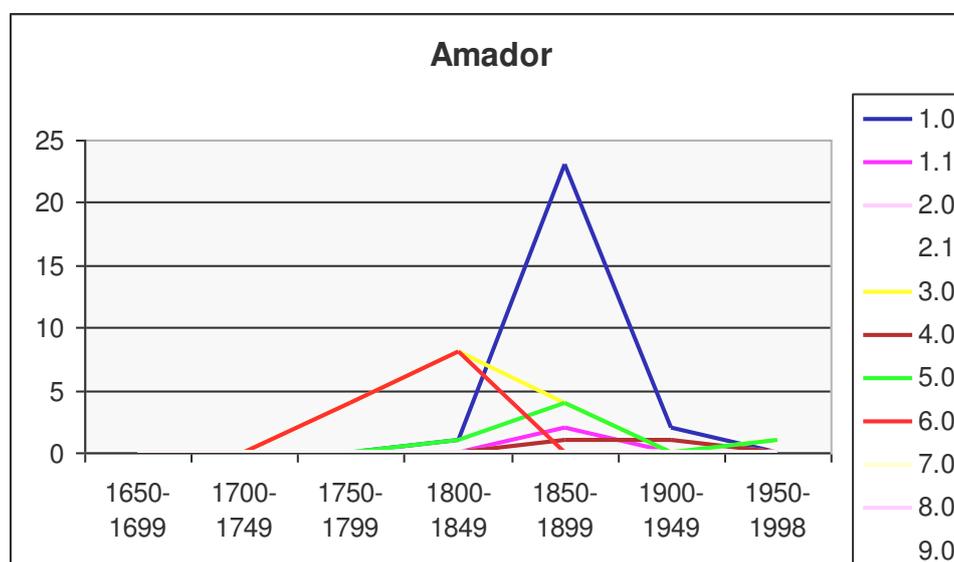
Leurs professions étant généralement liées aux animaux (maquignonage, tonte des équins, etc.), leurs pérégrinations les menaient certainement de province en province, de foire en foire parfois même jusqu'à l'immense foire de Séville. Au demeurant, nous pouvons établir un parallèle avec les propos recueillis auprès de Joseío, Gitan de quatre-vingt ans qui nous décrivait la vie de ses parents, au long des rivières et ruisseaux en plaine, se réfugiant dans les abris naturels ou les bergeries en hiver et remontant dans les hauteurs en été.

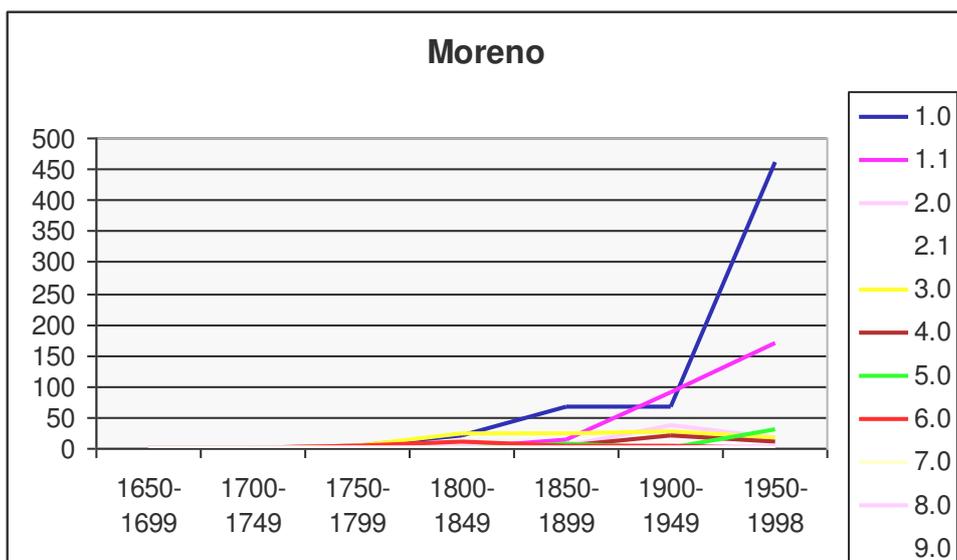
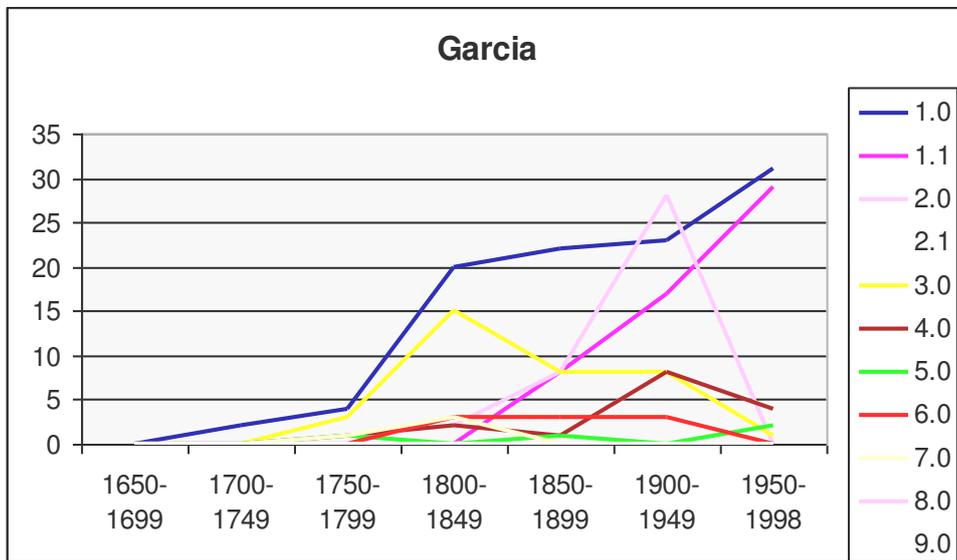
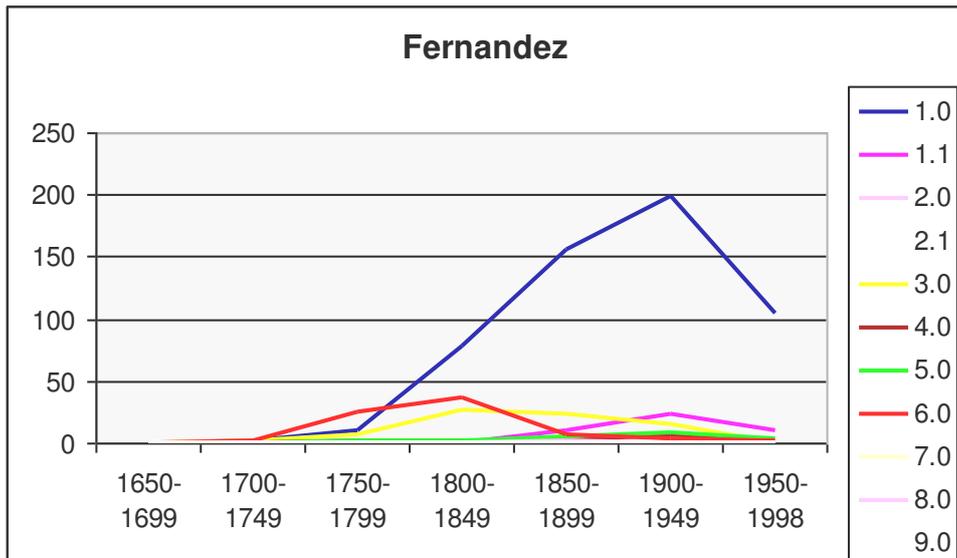
Ces familles « au long cours » se sont quelquefois installées dans une des différentes paroisses de Morote et ses membres sont alors devenus « résidents de celle-ci », vecinos de esta. Pourtant, si l'on en croit les archives paroissiales, les Gitans actuels du bourg (essentiellement des Moreno, Rodriguez et Torres) proviennent des villages de la province de

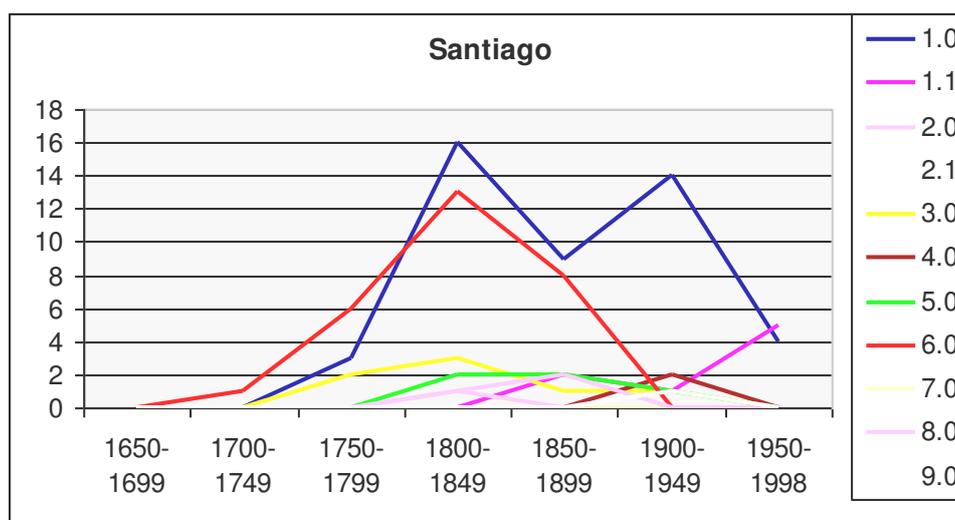
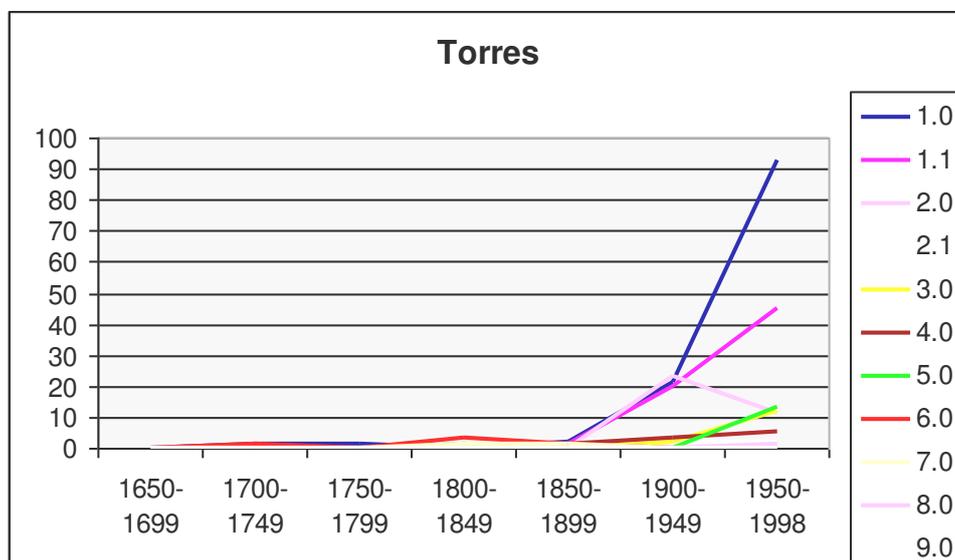
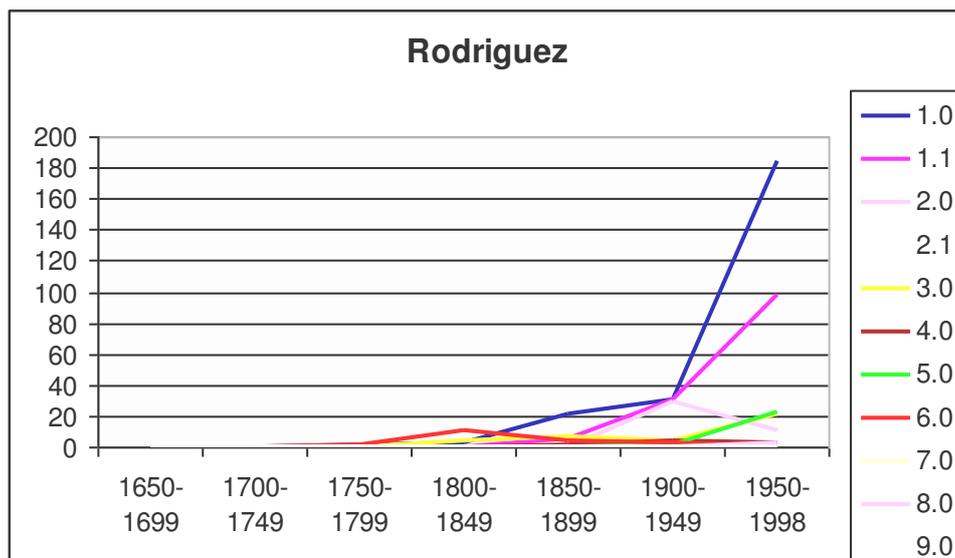
Grenade. Ainsi, les Rodriguez qui travaillaient autrefois dans le commerce des chevaux étaient tous, selon les précisions des scribes religieux, originaires de Caniles. Il semblerait donc que les diverses familles gitanes ayant été inscrites à Morote soient de provenance distincte et qu'elles viennent d'une part, des provinces actuelles de Murcie et d'Almeria et d'autre part, de la province de Grenade.

Codes	Lieux de naissance
1.0	Morote
1.1	Hameaux de la circonscription de Morote
2.0	San Juan
2.1	Hameaux de la circonscription de San Juan
3.0	Villes proches de la province de Grenade
4.0	Villes proches de la province de Jaén
5.0	Province de Murcie
6.0	Province de Almeria
7.0	Province de Albacete
8.0	Villes à plus de 100 kms dans la province de Grenade
9.0	Madrid, Melilla, Ibiza

Figure 2 : Codes des lieux d'origine des familles gitanes







Graphique 3 : Répartition des noms de familles en fonction du lieu et de la date de naissance des individus (source : registres des paroisses de Morote)

En prenant en compte l'évolution du nombre de Gitan portant les noms les plus fréquents, il apparaît une cohérence générale du comportement des courbes des noms Amador, Fernández et Santiago. En effet, ces patronymes sont présents à Morote dès le XVII^e siècle en provenance de la côte levantine (provinces de Almeria surtout mais aussi de Murcia), puis se fixent quelque temps à Morote avant de connaître une rapide décroissance au cours du XX^e siècle. Dans les registres paroissiaux, il est par ailleurs très fréquent que ces noms s'entremêlent au sein des familles.

Par ailleurs, les noms Moreno, Rodriguez et Torres connaissent une évolution parallèle. Ainsi, ils apparaissent de façon plus importante au XIX^e siècle pour atteindre une croissance vertigineuse au cours du XX^e siècle jusqu'à constituer la grande majorité du stock nominal gitan de Morote. Contrairement aux noms plus anciens qui proviennent des provinces côtières, ces derniers semblent être issus de contrées proches de Morote. Ceux-ci pourraient correspondre aux noms portés par des familles non-gitanes jouissant d'une certaine stabilité dans la région¹⁴. Ces Gitans (en particulier, les Moreno), contrairement aux plus anciens dont l'activité professionnelle était toujours orientée vers le commerce d'équidés, sont dits « travailleurs agricoles », jornaleros. Mais, ce n'est pas le cas des Rodriguez qui sont tous maquignons.

Les familles les plus anciennes, dont l'ensemble était en relation étroite avec les métiers concernant les équidés, ont donc poursuivi leurs pérégrinations après une certaine période dans la région (en fait, avec la mécanisation progressive du travail agricole, la demande en chevaux et autres équins a commencé à décliner dès la fin du XIX^e siècle). D'autres familles vivant et circulant dans des circonscriptions très proches de Morote, parfois également liées au commerce des équidés (profitant certainement de la diminution de la concurrence), leur auraient ensuite succédé. Seuls les García, dans la région depuis le XVII^e

¹⁴ Cette stabilité locale ne signifie pas pour autant que ces familles aient une résidence fixe : ceci ne sera effectif pour la grande majorité d'entre elles qu'à partir des années 1960-1970.

siècle, ont gardé une présence constante tout en restant peu nombreux : le nombre de Gitans s'appelant García n'a jamais été très important. Ils font partie du groupe restreint des noms les plus anciennement présents à Morote. Ils se lient fréquemment aux autres noms, via le mariage, sans aucune préférence apparente.

Une ethnicisation des noms castillan ?

Les patronymes portés par les Gitans ne se distinguent pas, à première vue, des locaux : ils sont en effet, comme nous l'avons vu, issus du même stock castillan. Mais, les familles gitanes de Morote pratiquent fréquemment les mariages consanguins (Sur 1 042 mariages, 31% d'entre eux, soit 323 mariages, sont consanguins sur une profondeur généalogique de quatre générations) et transmettent par-là les mêmes noms, générations après générations, et restreignent ainsi l'apparition de nouveaux patronymes au sein de leur famille. Ces noms, même s'ils ne sont pas spécifiquement gitans permettent alors de repérer les familles gitanes inscrites dans les registres : lorsque ces noms se retrouvent aux huit positions correspondant aux grands-parents ou même, aux quatre de ses parents, la probabilité que cette famille soit gitane devient forte. Cette « visibilité » est telle qu'en 1781, lors du décès à Morote d'Ana Navarro, veuve de Francisco Fernández, tous deux porteurs de patronymes présents dans le stock gitan, se voit affublée, ainsi que son défunt époux, de la mention « de Nation castillane » (de Nación castellana), afin de les distinguer des « nouveaux Castellans » (Castellanos nuevos), c'est-à-dire des Gitans.

Des intermariages ayant eu lieu avec quelques familles gitanes locales et forasteras (étrangères à Morote) et castellanas de patronymes différents (quelques individus de Morote portent actuellement les noms Cortés, García, Gómez et Santiago associés à

Moreno et Torres¹⁵), le stock des patronymes auraient dû s'élargir ou tout au moins être quasiment de même importance. Or, ce n'est pas le cas. En fait, après 1850, la plupart de ces patronymes ont complètement disparus. Seuls restent quelques rares Fernández, Cortés, García et Santiago. Les Moreno, Rodriguez et Torres sont, par contre, bien plus nombreux.

En fait, nous avons vu que plusieurs familles étant uniquement de passage, leurs noms ont disparu très rapidement des registres. Un autre processus a aussi favorisé la disparition des anciens patronymes : certaines familles issues de la côte Est, d'installation ancienne donc, ont tiré profit de leur connaissance de la population environnante pour adapter leurs noms grâce à des emprunts dans le stock local. En effet, des Malla deviennent Montoya, des Cortés sont ensuite des Moreno, des Santiago ou Fernández apparaissent avec le patronyme Rodriguez, (comme Antonio Fernández Cortés né à la fin du XIX^e siècle qui devient Antonio Rodriguez Moreno quelques années plus tard) ou des Navarro deviennent des Moreno, des Martínez sont ensuite désignés dans les registres par García ou Moreno, etc.

De même, les mariages mixtes ont aussi permis cette mutation du stock nominal gitan. Ainsi, selon Manuel Martinez Martinez (1998), vers 1670 eut lieu à Baza le mariage entre un Castellano de Purchena s'appelant Moreno avec une gitane. Cette famille partit ensuite s'installer à Vera d'Almeria. Cette famille commença alors à s'étendre géographiquement et cela, surtout à partir de la fin du XVIII^e siècle. Le processus inverse existe aussi comme dans le cas du mariage à Morote du Gitan Sebastián Fernández avec la Castellana Anastasia Cortinas et dont les fils et filles s'unirent à des Gitans. Ces nouveaux couples sont alors désignés lors de leur mariage et lors du baptême de leurs enfants en tant que Gitanos. Le nom Cortinas se voit alors désigné en tant que patronyme gitan, même si, transmis par les femmes,

¹⁵ Ces patronymes se trouvant souvent en deuxième position, il peut s'agir du résultat de mariages du père avec une Gitane étrangère à ces deux bourgs venue ensuite, conformément à la règle de patrilocalité, s'y installer. Ce qui est le cas pour les Cortés actuels.

il disparaît dans les registres au bout de trois générations, contrairement à ceux portés par les hommes¹⁶.

Par ailleurs, d'après certains informateurs gitans, bien souvent, lors de l'inscription d'un enfant sur les registres paroissiaux, certains noms ont été « oubliés » de manière volontaire ou pas. En effet, jusque dans les années 1970, seules les femmes gitanes âgées pouvaient se déplacer sans trop d'encombre au sein du bourg (elles rencontraient moins de problèmes avec les forces de l'ordre que leur père ou époux jugés plus dangereux). Ignorant bien souvent les patronymes de leur fils/fille et de leur gendre/bru, elles invoquaient parfois des noms qu'elles connaissaient ou qu'elles venaient d'entendre, comme ces cas où l'enfant porte « par hasard » le nom de famille du sacristain ou du curé local. Ainsi, les noms des membres d'une fratrie pouvaient différer sur les registres paroissiaux. Le rang de naissance pouvait également être un facteur important : lors de leurs premières années de cohabitation, les parents étant encore souvent célibataires, les deux premiers enfants portaient alors les noms de leur mère. Ainsi, dans la famille constituée par Antonio Moreno Fernández et Maria Nieves Torres García, cela se manifeste avec grande ampleur : ils ont eu en effet neuf enfants dont seuls deux possèdent les mêmes noms¹⁷.

De plus, les Gitans changent parfois les patronymes de leurs parents ou grands-parents décédés sur les registres de baptême de leurs enfants. Les noms inscrits étaient, en effet, parfois des surnoms (comme Bustos, Carreño, Gorreta, Rubio, etc.). Or, chez les Gitans de Morote, les surnoms ne se prononcent et ne se transmettent plus après la mort de l'éponyme.

En fait, avec la sédentarisation complète des familles, la moindre persécution des Gitans par les forces de l'ordre et surtout, avec l'obligation de la possession d'une carte

¹⁶ Ainsi, seuls les mariages concernant un Castellano et une Gitane permettent cette intégration d'un nouveau patronyme dans le stock gitane, comme dans le cas des Moreno cité précédemment.

¹⁷ Leurs noms sont respectivement : Adoración Moreno García née en 1915, Jose Antonio de Torres Moreno né en 1918, Jaime Fernández de Torres né en 1919, Luisa Fernández Torres née en 1920, Juliana Rodríguez de Torres née en 1922, María Torres García née en 1924, Joaquina Moreno de Torres née en 1926, Concepción Torres García née en 1928 et Maria Nieves García Torres née en 1930.

d'identité en 1992¹⁸ pour tout citoyen espagnol, les noms sont devenus plus stables. Les parents transmettent donc à présent des noms identiques à leurs enfants.

L'étude de l'évolution du stock patronymique utilisé par les Gitans de Morote met en lumière une construction interne du groupe parallèle à celle externe produite par la multiplication des directives administratives à leur égard. De la sorte, nous pouvons constater une certaine tendance à un ancrage territorial définissant constamment et périodiquement de nouveaux contours de l'identité. Par conséquent, être un Moreno Moreno, c'est actuellement à Morote, faire partie d'un groupe défini par des liens de parenté au sens large mais surtout d'un réseau social local territorialement défini. Le patronyme identifie les individus par rapport à un territoire contrairement aux surnoms qui, déterritorialisés et transmis de manière unilinéaire, perdent de plus en plus de leur force sociale.

En somme, la hiérarchie entre Gitans établie par les Gitans ne s'instaure plus vraiment entre des familles, désignées par certains surnoms reconnus pour leur plus ou moins grande générosité (voir Manrique, 2008). Les hiérarchies s'établissent actuellement surtout entre les différents quartiers, bourgs et cités en fonction de critères de « civilisation ». Ainsi, les Gitans de la ville de Grenade considèrent ceux de Morote comme étant des individus « primitifs » c'est-à-dire, au sens positif, proches des traditions gitanes ancestrales ou, dans le pire des cas des « sauvages ». Leurs noms sont censés refléter leur « stade d'évolution ».

¹⁸ Couramment appelé le DNI, sigle de Document National d'Identité (Documento Nacional de Identidad), la carte d'identité espagnole est le fruit du décret du 2 mars 1944 sous le régime de Franco. L'objectif était le contrôle des populations. Ainsi, l'obligation de son port concernait tout d'abord les prisonniers en liberté surveillée, puis les hommes avec des professions ambulantes puis, jusqu'en 1962, les étrangers résidant en Espagne. Depuis la loi organique de février 1992 sur la sécurité des personnes, la possession du DNI est obligatoire à partir de quatorze ans.

Références bibliographiques :

Asséo, H., 2004, *Les Tsiganes. Une destinée européenne*, Paris, Gallimard-Découvertes, [1^{ère} ed. 1994].

Asséo, H., 1984, « Les métamorphoses du “métier de bohémien” au XVIII^e siècle dans La France d’Ancien Régime, *Études réunies en l’honneur de Pierre Goubert*, Privat : 15-23.

Caro Baroja, J., 1957, « Razas, pueblos y linajes », Madrid, *Revista de Occidente*.

Gómez Alfaro, A., 1993a, *La Gran Redada de Gitanos. España : la prisión general de Gitanos en 1749*, Madrid, Collection Interface, Centro de Investigaciones Gitanas, Editorial Presencia Gitana, Centre de Recherche Tsiganes.

Gómez Alfaro, A., 1993b, « Algo más sobre gitanos y moriscos », *Cuadernos hispanoamericanos*, n°512 : 71-89.

Leblon, B., 1985, *Les Gitans d’Espagne*, Paris : Presses Universitaires de France.

Liégeois, J. P., 1980, « Gitans et pouvoirs publics en Espagne », *Ethno-psychologie*, tome XXXV, volume 1, Institut havrais de sociologie économique et de psychologie des peuples : 67-84.

Manrique, N., 2008, « Sois Généreux ! » Du don comme principe structurant de l’organisation sociale des Gitans de deux petits bourgs andalous (Espagne), thèse de Doctorat, Paris, EHESS.

Martínez Martínez, M., 2007, *Los Forzados de Marina en el Siglo XVIII. El Caso de los Gitanos*, Thèse de doctorat, Université d’Almeria, 484 p + annexes.

Martínez Martínez, M., 1998, *La Minoría Gitana de la Provincia de Almería durante la Crisis del Antiguo Régimen (1750-1811)*, Almería : Instituto de Estudios Almerienses, Diputación de Almería.

Pitt-Rivers Julian, 1997, *Anthropologie de l’honneur*, Paris, Hachette, [1^{ère} ed. 1977].

Pontrandolfo S., 2001, Les Rom de l'Italie du Sud. Dynamiques historiques et spatiales chez les communautés de Laterza et Melfi, mémoire de DEA, Patrick Williams (dir.), Paris, EHESS.

Rothéa, X., 2008, « Hygiénisme racial et Kriminobiologie. L'influence nazie dans l'appréhension des Gitans par les autorités franquistes en Espagne. », *Études tsiganes*, n°30 : 26–51.

Sánchez Ortega M. H., 1977, Documentación selecta sobre la situación de los Gitanos Españoles en el siglo XVIII, Madrid : Biblioteca de visionarios, Editora Nacional.